

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 10 JANVIER 1890

SOMMAIRE

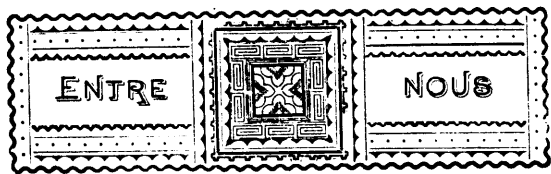
TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu. — A propos d'exécutions, par Ed. Aubé. — L'Épiphanie. — Poésie : Mystérieuse, par Frid Olin. — La tête en bas, par Eug. Renault. — La fête des Rois. — Bibliographie. — Galerie canadienne : L'honorable Letellier de Saint-Just, par E. Z. Massicotte. — Mœurs japonaises. — L'oracle canadien. — Poésie : L'oubli, par Dr Alf. Morisset. — Le testament de Haldimand, par Pierre-Georges Roy. — Les yeux noirs, par E. Z. Massicotte. — Nos gravures. — Mort de Monsieur Labelle. — Choses et autres. — Liste des numéros gagnants. — L'éloge de la pluie, par Raoul Frary. — Science amusante (avec gravure). — Feuilleton : Fleur-de-Mai, par Georges Pradel.

GRAVURES : Portrait de M. Parnell. — Portrait de M. Letellier de Saint-Just, 3^{me} lieutenant-gouverneur de la province de Québec. — Scènes d'hiver à Terre-neuve. — Terrible accident de chemin de fer, sur l'Intercolonial, près de Lévis.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1 ^{re} Prime	\$50
2 ^{me} "	25
3 ^{me} "	15
4 ^{me} "	10
5 ^{me} "	5
6 ^{me} "	4
7 ^{me} "	3
8 ^{me} "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



A plupart des journaux anglais de Montréal, Québec et Toronto, constatent que les visites du Nouvel An diminuent de plus en plus.

A vrai dire, je crois qu'en effet cet usage d'aller de maison en maison causer du froid et du soleil, pendant les six premiers jours de l'année, me paraît un peu démodé ; néan-

moins, puisque nos amis les Anglais négligent le jour de l'an pour ne faire attention qu'à la fête de Noël, ce devrait être une raison, pour nous, Canadiens-français, de faire revivre les anciennes coutumes et d'y tenir beaucoup.

Il est vrai que j'ai fait peu de visites ce jour là et je profite même de l'occasion qui se présente pour faire mes excuses aux personnes que je ne suis pas allé voir et, j'ajouterai même, qu'il vaudrait mieux se visiter plus souvent pendant l'année et de ne pas accumuler nos devoirs sociaux à remplir en une semaine.

Mais nous devenons si fin de siècle qu'il est difficile de savoir qui a raison ou tort.

** En me faisant voiturier par un Jehu quelconque sur les hauteurs de la sibérienne cité de Québec, j'aperçus une maison ornée de nombreuses bottes de paille ; une à chaque fenêtre.

Ces gerbes m'inquiétaient et j'en fis l'observa-

tion à mon ami Faucher de Saint-Maurice qui m'accompagnait.

— Je comprends votre étonnement, me dit-il, je l'ai éprouvé moi-même, voici l'explication :

Celui qui habite cette maison est le consul de Suède et de Norvège, et c'est une vieille coutume dans ces pays du Nord de suspendre une gerbe à chaque fenêtre, depuis Noël jusqu'aux Rois ; tous les matins on y jette une poignée de grains. . . . C'est la nourriture que l'on offre aux rares oiseaux qui passent l'hiver, dans ces climats rigoureux, aux oiseaux de neige sans doute.

— Cette coutume est charmante, en effet, et je serais bien d'avis de l'adopter ici si les gavroches ailés, les affreux moineaux n'en profitaient pas chez nous.

— Cela ne m'étonne pas de votre part, vous êtes fin de siècle et, ma parole d'honneur, je crois que je le deviens aussi.

** Et nous voilà partis sur ce mot : fin de siècle.

Au fait, que nous réserve l'avenir ? et, sautant par dessus les dix années qui nous séparent de 1900, allant plus loin encore, nous reprenons ce vieux thème, jamais épuisé :

" Que va-t-on bien inventer ? Que sera le monde en l'an 2000 ? "

Il n'y aura plus de maladies inguérissables, grâce aux virus et lymphes inventées pour les combattre.

On mourra à un âge tellement avancé qu'il faudra désencombrer le monde, de temps en temps, par voie de tirage au sort.

Le télégraphe, le phonographe, le téléphone, etc., seront depuis longtemps relégués chez les marchands de bric à brac, comme souvenirs d'un siècle barbare.

La poudre sans fumée et les canons portant à trois lieues passeront pour des jouets d'enfants.

Les journaux paraîtront dix-huit fois par jour et seront gratuits.

On se verra et on causera à quelque distance que ce soit du globe.

La terre aura des relations constantes avec les habitants de notre satellite et avec les principales planètes.

Tous les ménages seront heureux, ou à peu près. Les femmes seront d'une simplicité inconnue à tous les âges.

On n'apprendra plus à lire ni à écrire, comme aujourd'hui, mais on inoculera toutes les sciences à l'aide d'un vaccin inventé par le petit fils du grand Pasteur.

L'Angleterre aura disparue et tous les peuples parleront une langue qui ne sera pas le volapük.

On peut aller loin comme cela, mais je m'arrête. Vous pouvez compléter la liste.

** Le soir même, après avoir dîné en famille, je parcourais les journaux, quand un article du *National*, écrit par mon ancien copain de journalisme, P. M. Sauvalle, attira mon attention.

Je ne puis en donner qu'un extrait, mais tout est à lire.

Il s'agit de l'abbé Lanusse, longtemps aumônier de l'école de Saint-Cyr, un brave, pas fin de siècle du tout, mais qui a été un de ces nombreux représentants de la Religion, de la Patrie et de l'Honneur, comme on en rencontre tant en France :

" Le brave abbé Lanusse ! C'est à la revue de Longchamp qu'il faut le voir, c'est là le grand triomphe qu'il se paye chaque année, un petit péché d'orgueil qui lui sera pardonné, pour tout le bien qu'il a fait dans sa vie.

" De mon temps, le Quatorze Juillet n'était pas encore la fête officielle, et la Grande Revue avait lieu généralement dans le mois de juin, le dimanche qui suivait le Grand Prix. C'était jour de fête pour l'école dès le matin ; au réveil, tout le monde était à l'astique ; on sortait les plumets, les *casoars*, on les fixait au shako d'avance, pour défaire les mauvais plis que les plumes auraient pu contracter dans l'étui vert ; on *bahutait* son paquetage pour épater les Parisiens, et à dix heures le bataillon était réuni dans la cour Wagram, le général et toute la boutique en grande tenue, l'a-

umônier à ses côtés portant sur sa soutane la pèlerine militaire.

" A midi, on montait à la gare de Saint-Cyr et un train spécial nous conduisait à Saint-Cloud, d'où l'on gagnait à pied l'emplacement qui nous était réservé sur l'Hippodrome de Longchamp transformé en terrain d'évolutions.

" Pendant tout ce temps, l'abbé Lanusse était invisible.

" Le bataillon de Saint-Cyr se formait en masse par huit compagnies, à la tête des vingt mille hommes de l'armée de Paris, attendant le signal.

" A deux heures précises, le canon du Mont-Valérien tonnait et annonçait l'entrée du chef de l'Etat dans la tribune officielle, le général commandant l'armée donnait aussitôt le signal de la marche, et les tambours de Saint-Cyr sonnaient la première mesure de cet incomparable défilé.

" Alors, l'abbé Lanusse prenant le pas à côté du général, rejetait avec un geste de fierté inoubliable la pèlerine qui cachait tout l'éclat d'or des soixante décorations qui cuirassent sa soutane ; pas un coin noir ne s'apercevait dans ce fulgurant flambement comprenant tous les ordres du monde entier, des médailles de sauvetage dans toutes les langues, des rubans de toutes les couleurs de l'arc en ciel, tous gagnés au champ d'honneur.

" C'était du délire quand ce petit vieillard trapu, au pas cadencé du vieux troupière, défilait devant les tribunes et qu'arrivait en arrière notre étendard avec sa noble inscription *1er bataillon de France* recevant le rayonnement de toute cette gloire.

" Impassible, sans broncher, simplement, l'abbé Lanusse subissait ce triomphe ; pas un muscle de son visage ne bougeait, il semblait insensible ; mais combien de fois, le défilé officiel terminé, lorsque nous gagnions le fond du terrain où la foule compacte acclamait elle aussi son armée, ne l'avons-nous pas vu pleurer lorsqu'un homme du peuple, un brave travailleur, se précipitait pour avoir l'honneur de lui serrer la main."

Bravo, Sauvalle ! Bien écrit et bien senti !

** Au moment où j'écris cette causerie on me donne de tristes nouvelles du curé Labelle, de Monsieur Labelle, pour parler plus exactement ; un brave aussi, qui a fait partout son devoir et qui vient de subir une opération très douloureuse, nécessitée par la rupture d'un bandage qui retenait une hernie dont le bon curé était atteint depuis longtemps.

Le matin, trois médecins eurent une consultation et décidèrent que l'opération aurait lieu à une heure de l'après-midi et, comme on craignait beaucoup un accident, vu le poids du patient, on ne lui laissa pas ignorer.

Il régla ses affaires spirituelles et temporelles et, à une heure moins quelques minutes, il fit le signe de la croix, se coucha sur la table d'opération et dit aux médecins :

— Allons, mes amis, je suis prêt, mettez-vous à l'ouvrage.

On éprouva beaucoup de difficultés à l'endormir, et dans le demi-sommeil qui s'empara enfin de lui, on l'entendit prononcer quelques mots qui n'étaient que le résumé des occupations de toute sa vie :

— Dieu ! . . . ma mère ! . . . colonisation ! . . . mon pays ! . . . franchise ! . . .

Les quelques personnes qui savaient ce qui se passaient, attendaient des nouvelles avec impatience.

L'opération, finie à 3.15, n'aboutit à rien ; alors les chirurgiens, vu l'état presque désespéré du malade, lui donnèrent dans une seconde opération des injections hypodermiques.

Tout fut inutile ; l'heure dernière de l'aïôtre de la colonisation était arrivée.

Il est mort ce matin, le 4, à 2.40, dans les sentiments les plus pieux.

C'est une perte irréparable pour les Canadiens-français ; le fondateur de tant de paroisses aujourd'hui florissantes n'avait partout, en France comme au Canada, que des amis et des admirateurs.

Et la Province de Québec, surtout, avait encore besoin des services de ce prêtre dévoué.